



BZRK

MICHAEL GRANT

BZRK

Michael Grant

BZRK

Traduit de l'anglais
par Julien Ramel

GALLIMARD JEUNESSE

Titre original : *BZRK*

Édition originale publiée en Grande-Bretagne
par Electric Monkey, une marque de Egmont UK Limited,
239 Kensington High Street, London W8 6SA

Tous droits réservés

L'auteur revendique le bénéfice de son droit moral.

Design de couverture inspiré
de la couverture originale © Egmont

© The Shadow Gang, 2012.

© Gallimard Jeunesse, 2012, pour la traduction française.

« Oh, la folie est sur cette pente ;
évitons-la... Assez. »*

Le Roi Lear

* Toutes les traductions du *Roi Lear* sont de François Victor Hugo. (*Note du traducteur*)

NOTE DU TRADUCTEUR EN PRÉAMBULE DE L'ÉDITION FRANÇAISE

De vieilles légendes nordiques racontent les exploits de farouches guerriers ours capables d'entrer dans de telles rages que celles-ci les érigeaient au rang de dieux. De saintes fureurs les rendant capables des plus fabuleux exploits. Les berserkers.

Au-delà de la légende, les récits historiques anciens attestent de l'existence de guerriers norrois montrant un tel acharnement au combat qu'ils en étaient pratiquement invincibles. On les dépeint mordant leurs boucliers, résistant aux pires blessures, se jetant dans la bataille comme possédés par le plus absolu des coups de folie. Les berserkers.

Le nom pourrait venir du vieux norrois *ber sårk* (vêtement en peau d'ours) ou du fait qu'ils aient combattu poitrine nue (*berr sårk* en norvégien). Quoi qu'il en soit, le terme sera adopté par la langue courante anglaise sous la forme *berzerk* (fou furieux) et même *Go berzerk*. Littéralement : disjoncter.

À trois chaises de là où il était assis, une fille parlait tranquillement à sa main. Enfin, au dos de sa main pour être précis, en écartant les doigts, dont les extrémités disparaissaient sous deux traits de couleur. Un rouge et un doré. Mais, attention, pas un effet de vernis à ongles. Non, comme si elle avait utilisé une bombe de peinture.

Le plus naturellement du monde, elle assurait au dos de sa main que tout allait parfaitement bien. « Tout va bien, qu'elle disait. Parfaitement bien. »

Noah se fit la réflexion qu'elle avait l'air jolie, bien qu'il lui fût difficile de se concentrer sur son visage tant ses yeux étaient inexorablement attirés par les marques rouges laissées par une corde autour de son cou.

Dès qu'apparurent les aides-soignants, elle se mit à crier. Ils l'emportèrent comme une armoire, en équilibre sur ses bras tétanisés. Sa mère, ou peut-être sa grande sœur, suivait la scène en sanglotant, la main sur la bouche. Finalement, baissant les bras, elle répondit aux cris de la fille aux doigts bariolés.

BZBK

- Ça va aller, dit la saine d'esprit.
- Parfaitement bien ! hurla la folle.

Battant des pieds, elle renversa une chaise qui tomba sur le sol, puis se tourna brutalement vers Noah et lui jeta un regard aussi saignant que ses yeux injectés de rouge.

Noah Cotton. Seize ans. Brun. Des cheveux qui refusaient obstinément de se ranger comme il l'aurait voulu. Les lèvres pleines, légèrement tombantes, comme si elles anticipaient un malheur imminent. Un nez bien dessiné, fin et pointu. Pour tout dire, un nez quasi idéal. Mais, bien sûr, c'étaient ses yeux, d'un bleu presque surnaturel, qui constituaient le point saillant de sa beauté. Où diable était-il allé pêcher ce bleu-là ? Si intense qu'il en semblait artificiel. À croire qu'il portait des lentilles de couleur. De fait, il suffisait de plonger le regard dans ces deux gemmes étincelantes pour se perdre dans les profondeurs insoupçonnées d'une mer turquoise... ou d'une maison de fous.

Compte tenu de l'endroit où il se trouvait, la cohérence sémantique eût définitivement plaidé pour cette dernière possibilité. En effet, la salle d'attente dans laquelle il était assis n'était autre que celle du Blockhaus, un lieu aussi pesant que son nom le laissait supposer et dont la lugubre histoire n'avait d'égal que son architecture.

Créée au XVIII^e siècle, l'institution avait d'abord été baptisée du nom de son fondateur : Lord Japhet LeMay, avec, pour raison sociale, « hospice pour déments incurables ». Au milieu du XIX^e, sans doute par souci de ne pas effrayer la bonne société, on avait un peu adouci le vocable et l'endroit était plus prosaïquement devenu l'asile pour malades mentaux de l'est de Londres. Aujourd'hui, son nom officiel était HTAA, Hôpital pour le Traitement des Aliénations avérées.

Mais personne, du moins hors de ses locaux, ne l'appelait comme ça. Pour le commun des mortels, c'était le Blockhaus.

Un bâtiment monstrueux, en brique pour l'essentiel, mais comptant également quelques extensions en pierre et qui avait grossi – pour ne pas dire métastaté – au cours des deux derniers siècles au point de devenir une ville dans la ville. Et, comme toutes les villes, ses abords étaient miteux. Un agglomérat d'édifices plus ou moins anciens dont les peintures décrépies laissaient paraître, ici ou là, de vieux colombages noircis par les ans. En revanche, le solennel bâtiment principal, dominé par ses deux tours – le Fou, comme on appelait la première, haute et pointue, et la Tour, surnom de la seconde, trapue et intimidante –, était tout de brique rouge noircie par la suie.

Replié sur lui-même, Noah luttait pour s'extraire des cris de la psychotique, dont les échos résonnaient *decrecendo* dans les couloirs. Las, la salle d'attente du Blockhaus était aussi schizoïde que ses patients : un sol en carreaux noirs et blancs, organisés en vague motif géométrique, des murs jaunes, qui correspondaient sans doute à l'idée que quelqu'un s'était faite d'un environnement chaleureux, ornés de vieux tableaux de médiocre facture aussi sombres que des terrils et un mobilier tout droit sorti d'une vente de charité. Sans oublier le lustre, pièce maîtresse du décor, probablement arraché à un palais de mauvais goût lors d'une lointaine guerre coloniale depuis longtemps oubliée et qui baignait l'endroit d'une lumière directe créant tellement d'ombres que même l'espace sous les chaises apparaissait comme la sombre grotte d'où pouvait soudainement jaillir quelque troll.

Noah était venu voir son frère, Alex. Son grand, grand frère. Alex. Vingt-cinq ans. Vétéran d'Afghanistan. Fusilier

BZBK

marin dans le régiment des Royal Highland. (Devise : *Nemo me impugn lacessit* – on ne m’attaque pas impunément ; version alternative : nous casse pas les noix ou alors ça va chier.) Des épaules sur lesquelles on aurait sans problème pu briser un parpaing. Discipliné. Commençant toutes ses journées par dix bornes de course à pied, quels que soient les assauts que pouvait lui opposer la météo peu clémente de Londres.

Alex Cotton. Décoré de la Conspicuous Gallantry Cross. Trivialement, pour en avoir de si grosses qu’il avait, à lui tout seul, pris un nid de mitrailleuses tenu par trois enturbannés en portant, littéralement, un de ses gars sur son dos.

Maintenant...

On appela son nom. Un membre du personnel médical, un lourdaud aux cuisses grasses qui se pavanait en exhibant fièrement le Taser et le tonfa qui pendaient à sa ceinture dans leurs holsters en cuir, le conduisit dans les couloirs de bureaux jusqu’à un premier portique de sécurité, en acier et verre blindé.

Très vite, ils en franchirent un autre.

Puis ils dépassèrent un centre de commande où deux gardes, les pieds sur le bureau, causaient sport en suivant d’un œil morne l’image sautillante affichée sur leurs écrans de contrôle.

Enfin, ils parvinrent devant une troisième porte, celle-ci munie d’une commande électrique aux mains d’un intendant en blouse blanche, de l’autre côté.

C’est là que les cris, les plaintes à fendre l’âme et les fous rires déments commençaient, filtrant par les interstices des portes d’acier, symétriquement alignées de part et d’autre du couloir et marquant chacune une chambre individuelle. En réalité, une cellule.

Noah aurait voulu être imperméable à ces éclats de voix, hélas, il n'était ni sourd ni blindé, et chaque hurlement le faisait tressaillir aussi sûrement que si on l'avait fouetté.

Une infirmière et deux intendants négligés remontaient le couloir. L'un des gars poussait un chariot qui couinait de manière agaçante et dont le plateau disparaissait littéralement sous un tapis de petites tasses en plastique, chacune identifiée par un numéro et contenant toutes un minimum d'une demi-douzaine de pilules aux couleurs vives, quand ce n'était pas une pleine louche.

Les préposés aux pilules arrivaient devant une porte, frappaient, demandaient au détenu de reculer, attendaient, puis déverrouillaient la porte et l'ouvraient. Ensuite, un des aides-soignants – hep hep hep, des gardiens, des matons, des gardes-chiourmes, oui, mais certainement pas des aides-soignants – entraînait dans la pièce avec l'infirmière pendant que l'autre mettait en joue avec son Taser.

Noah fut conduit devant la cellule d'Alex. Numéro 99.

– Vous inquiétez pas, dit le garde, il est entravé. Simple-ment, évitez de le toucher. Il a horreur qu'on le touche.

Sur ces mots, il esquissa un sourire piteux et secoua la tête d'un air entendu qui suggérait que Noah devait forcément comprendre ce qu'il sous-entendait.

La porte s'ouvrit sur une pièce d'un mètre cinquante de large et deux de long. Un lit en acier, scellé aux carreaux fendus du sol par de gros écrous, occupait l'essentiel de l'espace. Sur une étagère, si haute qu'elle était inaccessible, une petite radio diffusait à faible volume les programmes de la BBC où, pour l'heure, un politicien lambda répondait aux questions d'un journaliste.

Alex Cotton était assis au bord de la couchette, menotté à deux anneaux de métal fixés aux extrémités du lit.

BZBK

Les bras ainsi écartés, il ne pouvait plus guère bouger que la tête.

Le fantôme d'Alex Cotton tourna son visage creusé et regarda son petit frère d'un œil vide.

Durant un moment, Noah ne pipa mot car tout ce qui lui venait, c'était : « Vous vous êtes gouré de chambre. C'est pas mon frère qui est là. »

Et puis, un léger grognement monta, que, dans un premier temps, on aurait pu prendre pour un dérèglement de la radio. Un bruit animal. Tout à coup, Alex Cotton claqua des dents, ses mâchoires s'entrechoquant avec la même violence que celles d'un requin ratant sa proie.

– Alex. C'est moi, Noah. Ton petit frère. Noah...

Le bruit guttural. Encore. Soudain, les yeux d'Alex s'illuminèrent. Il fixa Noah du regard et secoua aussitôt la tête, comme si le simple fait de le voir lui faisait mal.

Noah esquissa un geste en direction de son bras. Tel un animal enragé, Alex rua, tirant si fort sur ses liens que du sang perla à ses poignets.

Noah recula d'un pas, les mains levées en signe d'apaisement.

– Je vous avais dit qu'y fallait pas le toucher, se désola le garde. Maintenant, y va d'nouveau péter les boulons et nous seriner avec ses petites araignées et tout son bordel !

– Alex, c'est moi. Noah.

– Nano nano nano, répondit Alex d'une voix chantante s'égarant dans les aigus.

Puis il gloussa et agita les doigts comme pour mimer quelque chose.

– Qu'est-ce que t'essaies de me dire, Alex ? C'est quoi nano ? demanda Noah, du même ton que s'il s'était adressé à un enfant en pleurs.

– Hé hé hé. No. No no. No no no nano nano nano. Nano.

Noah attendit qu'il ait terminé, refusant de détourner les yeux. C'était son frère, bordel. Enfin, ce qu'il en restait.

– Alex, j'y comprends rien. Personne n'y comprend rien. Comment as-tu pu atterrir ici, bon sang...?

Allez, le tordu, explique ta folie. Dis-moi ce qui est arrivé à mon frère.

– Nano, macro, nano, macro, bredouilla Alex.

– Y dit ça souvent, commenta le garde. 'Fin, surtout nano.

– C'est à cause de la guerre? demanda Noah, ignorant le gars en uniforme.

Il voulait une explication. Aucun médecin n'avait été bien convaincant. Tout le monde s'accordait à dire que ça avait sûrement un rapport avec la guerre, pourtant Alex avait subi de pleines batteries de tests posttraumatiques en rentrant, et aucun stress particulier n'avait été décelé. Tout semblait normal. Noah et lui avaient joué au foot, fait une virée en bagnole sur la côte, à Cornish, pour la plage et aussi pour une fille qu'Alex connaissait. Son frère avait paru un peu distrait, mais pas plus. Distrait. Voilà tout.

Le garde ne disait rien.

– Ce sont des souvenirs, vous croyez? demanda Noah en se tournant vers lui. Il parle de l'Afghanistan, dans ses crises?

À sa grande surprise, ce fut Alex qui répondit:

– Haji? s'esclaffa-t-il avec un sourire tellement en coin que la moitié de son visage semblait paralysée. Non. Pas un Haji. Bug Man. Buug Man. Un, deux, trois. Tous morts. Pouf!

– Ouh! Ça, pour lui, c'est énorme, acquiesça le garde avec une moue approbatrice.

BZRK

Et puis, pendant quelques secondes, ce fut presque comme si la folie disparaissait, comme si Alex luttait pour obliger sa bouche à former des mots. Sa voix se fit murmure. Il baissa la tête d'un air de dire : « Ouvre grandes tes esgourdes, ce que je vais te dire est d'une importance capitale. »

Ca-pi-tale.

Et il dit :

– Berzerk, en opinant du chef d'un air satisfait.

Le balancement se poursuivit. Lentement au début, et puis, la tête entraînant le reste du corps avec une violence croissante, des séries de convulsions, comme une attaque, le secouèrent tout entier. Le tintement des menottes contre les barreaux du lit emplît la cellule, entrecoupé de braillements aigus, « berzerk ! » et encore, et encore, de plus en plus fort, sa voix se muant en cri hystérique.

– Dieux du ciel, marmonna Noah, se maudissant aussitôt d'avoir laissé paraître une émotion.

– Par contre, là, y en a pour la journée, dit le garde d'un ton las, posant une main résignée sur le bras de Noah. Des heures que ça peut durer. « Berzerk, berzerk », et toutes ses conneries.

Noah se laissa conduire hors de la cellule.

– Berzerk !

Entendant la porte se refermer derrière lui, il éprouva un haut-le-cœur, et aussi, il faut bien le dire, une certaine forme de soulagement. Mais les cris de son aliéné de frère ne s'arrêtèrent pas pour autant, le poursuivant dans les couloirs et le hantant encore longtemps.

– *Berzerk !...*

– *BERZERK !*

DEUX

Stone McLure n'était pas un beau gosse au sens commun du terme. Pas un de ces mignons minets qui font les choux gras des magazines pour adolescentes. Non. À dix-sept ans, Stone possédait un charme qui aimantait les femmes, pas les gamines.

Des femmes qui accrochaient instantanément son regard, puis dérivait vers ses épaules – parce que, on est d'accord, les femmes ne matent pas comme les hommes. Elles ne mettent pas un quart d'heure à se faire une opinion. Un coup d'œil appuyé suffit. Or, dans le cas de Stone, il arrivait souvent que celui-ci leur fasse regretter d'un coup leur âge, leur mariage, le vieux T-shirt Abercrombie et le bas de survêt avachi, le sac de courses qui pendait à une main et le paquet de couches à l'autre.

Stone retira ses écouteurs.

– Où on s'arrête d'abord ? demanda-t-il en levant les yeux vers son père.

– On ravitaille à San Francisco, et on prend un deuxième pilote, répondit ce dernier sans lever le nez de ses dossiers.

BZBK

Ensuite, j'ai une brève entrevue à Hokkaido et puis *go* pour Singapour.

Stone renfonça ses écouteurs.

Il avait les cheveux bruns, frisés, des yeux comme ces marbres verts, zébrés de veines dorées, un front qu'on eût dit dessiné par le Très-Haut pour être l'image de l'honnêteté, un nez solide et une peau immaculée, jamais souillée par quelque marque que ce soit, encore moins un bouton – aucun n'aurait osé.

Peu ou prou, il ressemblait à son père, Grey – et le monde entier connaissait le visage de Grey McLure –, exception faite de la fatigue et des signes de défiance qui viennent à tout milliardaire de premier ordre. Son argent, son père l'avait fait dans la science, l'innovation et, plus généralement, dans tous les domaines où l'on voudrait idéalement qu'un milliardaire fasse fortune.

Ils étaient assis l'un en face de l'autre, à l'arrière du Cessna Citation X, les genoux presque collés, Grey dos à la marche. Un jet privé, certes, mais sans artifices superflus. Pas d'affriolantes hôtesse en uniforme aguicheur. Pas de champagne qui coule à flots. Rien de tout ça. Le jet de Grey était un outil, un outil pour le business, dont son fils devait apprendre à se servir.

Grey buvait son café dans un mug qui affichait «papa tolérable». Car, voyez-vous, une tasse «meilleur papa du monde» aurait heurté le style familial, plutôt orienté vers l'autodépréciation, tendance cynique, et vers la ténacité discrète.

Grey sirotait en tapant sur son *pad*. Tapait, sirotait. Sirotait, tapait. Fronçant les sourcils ici ou là. Stone lisait un livre sur sa propre tablette, son attention en partie absorbée par les écouteurs qui diffusaient la voix éraillée de Tony Kovacs dans son conduit auditif.

Le papier de cet ouvrage est composé de fibres naturelles,
renouvelables, recyclables et fabriquées à partir de bois
provenant de forêts plantées et cultivées expressément
pour la fabrication de la pâte à papier.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse

PAO : Françoise Pham
Imprimé en France par CPI Firmin-Didot
Dépôt légal : septembre 2012
N° d'édition : 240934
ISBN : 978-2-07-064656-2



BZRK

Michael Grant

Cette édition électronique du livre
BZRK de Michael Grant
a été réalisée le 30 août 2012
par les Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070646562 - Numéro d'édition : 240934).
Code Sodis : N52147 - ISBN : 9782075024778
Numéro d'édition : 240936.